

lets de ce registre, sur lequel se trouvait mentionnée la cause des punitions que l'adjutant s'était vu forcé, selon lui, d'affliger aux élèves. Ce brave officier, qui, certes, n'avait pas la prétention de créer un nouveau style, devait cependant précéder quelques-uns de nos écrivains dans l'emploi des inversions. Ainsi, le jeune la Pagerie avait été condamné à six jours de salle de police pour avoir commis deux fautes ; la première : "Avoir laissé pousser ses favoris, dans son sac ayant un rasoir ;" et la seconde : "Pour de pelures de légumes avec un eustache le corps de garde avoir semé." Le fait était que cet élève avait oublié, en se faisant la barbe, de couper une petite paire de favoris qui allaient on ne peut mieux à l'air de son visage ; et qu'ensuite, avant d'être mis en faction, il s'était amusé à manger un navet cru qu'il avait déterré près du polygone, après l'avoir épluché dans le corps de garde. Napoléon, ayant parcouru le registre, dit au commandant :

—Général, je vous demande grâce pour le cousin de ma femme ; faites-le venir à sa compagnie, je ne serais pas fâché de le voir aujourd'hui.

Le commandement de : *Trois pas en arrière, ouvrez vos rangs!*... et celui de : *Présentez armes!* ayant été exécutés, comme toujours, avec un admirable ensemble, Napoléon, d'un air de satisfaction qui se lisait sur son visage, commença im médiatement sa *revue d'inspection*. En passant devant le plus ancien des capitaines de l'école, il lui jeta un regard affectueux : c'était promettre à cet ancien officier, en échange de la large croix de simple légionnaire qu'il avait sur la poitrine, une croix de moindre dimension, mais surmontée d'une petite couronne d'or avec une coquette rosette au ruban.

En parcourant les rangs, Napoléon examina avec attention le fournement de chacun des élèves du bataillon, ouvrit le sac à celui-ci, rajusta les buffleteries de celui-là, et redressa la plupart des shakos posés trop en avant ou trop en arrière sur la tête. Arrivé devant le jeune la Pagerie, qui avait pris son sang, il s'arrêta, et prenant un air sévère :

— Ah ! ah ! lui dit-il, vous voilà, monsieur !... Pour quoi donc ne vous conformez-vous pas à l'ordonnance ? Votre général a été trop bon de relever vos arrêts à cause de moi !... Qu'à l'avenir il ne vous arrive plus de vouloir faire ici le muscadin ! Vous avez l'honneur d'être le cousin de l'impératrice, monsieur, et par conséquent le mien ; par cette raison, vous devriez plus que tout autre donner à vos camarades l'exemple de l'obéissance aux règlements !

Puis, le regardant d'un œil moins sévère, et adoucissant le ton, il ajouta à demi-voix :

—Je suis fâché, la Pagerie, de vous avoir trouvé en faute ; mais je suis persuadé que cela n'arrivera plus, n'est-ce pas ?... Allons, la tête un peu plus haute, le pouce allongé sur la première capucine, le canon perpendiculaire : bien ! c'est cela.

Arrivé devant le tambour-major de l'école, Napoléon s'arrêta encore. C'était un homme magnifique que ce sous-officier ; il pouvait avoir cinq pieds huit pouces, et plus d'une fois, dans les ateliers de nos célèbres peintres de bataille, il avait servi de modèle. D'un mouvement de tête Napoléon l'avait toisé, tandis que lui, une main appuyée sur la hanche et l'autre sur sa canne à grosse pomme, s'était posé fier et

immobile en avant de ses tambours, comme un consul romain devant une légion prétorienne.

—A la bonne heure ! dit Napoléon ; voilà comme je voudrais qu'ils fussent tous dans ma garde.

—J'y étais mon empereur, répond le tambour-major en se redressant encore davantage.

—Parbleu ! je le sais bien. Tu en es sorti pour te marier, pour faire une folie. Est-ce que tu crois que je ne te reconnais pas ?... Il ne tiendrait qu'à toi d'y rentrer. As-tu des enfants ?

—Oui, sire.

—Des garçons ?

—Oui, sire, j'en ai trois.

—Alors, c'est différent, je t'engage à rester où tu es ; mais quand tes enfants seront grands, *grands comme toi*, entends-tu bien, leur place est toute trouvée.

Napoléon s'approcha d'un autre groupe dont le vieux Fraboulet faisait partie, et fit à ce dernier un geste de la main pour qu'il vint à lui. Ce sergent d'artillerie s'avança au pas ordinaire, la main droite collée au shako ; mais en présence de son empereur il se trouva intimidé comme une jeune fille. Napoléon dit au vieux canonnier en le regardant fixement.

—Et toi, mon vieux camarade, sais-tu écrire maintenant ?

A cette question inattendue, le pauvre sergent reste interdit ; les muscles de son visage se contractent, et l'énorme morceau de tabac qu'il tient en permanence dans sa bouche passe dix fois, en une seconde, de gauche à droite et de droite à gauche, mais il ne peut trouver une parole.

—Je te demande si tu sais écrire, répète Napoléon.

—Non, mon empereur, répond enfin Fraboulet en faisant un effort sur lui-même. Je suis conservateur du magasin à poudre ; c'est moi *que*... je soigne la fabrication des gargousses, *que*... je veille aux mèches, *que*... je démontre aux élèves la théorie du pointage, *que*... je...

—C'est bon... bien... assez ! reprend Napoléon en agitant sa main comme pour lui dire qu'il n'en veut pas savoir davantage ; mais en même temps il lui fait un signe de tête bienveillant. Fraboulet avait été décoré au camp de Boulogne, et plus tard, n'ayant pu être nommé officier, pour l'indemniser, Napoléon lui avait accordé une dotation de trois cent soixante-cinq francs de rente hypothéqués sur ses domaines extraordinaires de Westphalie. La revue d'inspection terminée, les manœuvres commencèrent.

Dans le court intervalle de repos qui les sépare du *défilé*, Napoléon ne cessa de s'entretenir avec le général Bellaveine, les officiers supérieurs de l'école et le commandant Saget, théoricien profond, *ferré sur l'école de bataillon*, et qui trouvait toujours assez de mérite chez un *sujet* quand il avait un beau port d'armes et marchait la tête haute, les pointes basses et les coudes au corps. S'étant avisé de dire un jour, en présence de l'empereur, qu'un peuple était assez savant lorsqu'il savait croiser la baïonnette en deux temps et deux mouvements, Napoléon l'avait gratifié d'un sourire d'approbation et d'une dotation que, du reste, il avait su mériter par ses services. Le *défilé* s'exécuta à ravir, et, après avoir levé toutes les punitions, Napoléon quitta Saint-Cyr au milieu d'acclamations capables de fendre un cerveau qui, comme le sien, n'y aurait point été accoutumé.